

négligée dans l'histoire politique québécoise et canadienne. Il faut maintenant espérer qu'une telle œuvre saura inspirer d'autres chercheurs à poursuivre ce travail de réception et d'analyse conceptuelle. Pareillement, souhaitons que cet ouvrage incite d'autres intellectuels à cultiver tout le potentiel politique que recèle le républicanisme pour insuffler un nouveau sens à notre vie démocratique marqué par le désenchantement. Ces derniers trouveront assurément dans *De la république en Amérique française* un fondement solide pour entreprendre pareil travail émancipateur.

Danic Parenteau
Collège militaire royal de Saint-Jean

SNYDER, Saskia Coenen – *Building a Public Judaism. Synagogues and Jewish Identity in Nineteenth-Century Europe*, Cambridge, Harvard University Press, 2013, 350 p.

Il y a un grand mérite dans certain cas d'aborder l'histoire d'une minorité religieuse ou d'un peuple minoritaire par le biais de la méthode comparée, particulièrement quand il s'agit d'étudier la situation contemporaine en Europe. C'est particulièrement le cas pour des populations qui sont présentes généralement partout sur l'Ancien continent et dont l'enracinement au cœur de l'Occident est très ancien. Dans son ouvrage intitulé : *Building a Public Judaism*, Saskia Coenen Snyder utilise précisément cette approche pour traiter de la présence juive à la fin du XIX^e siècle dans quatre grandes capitales européennes : Londres, Berlin, Paris et Amsterdam. Parce qu'ils représentent une minorité non-chrétienne récemment ou partiellement émancipée sur le plan politique, et qui se situe au cœur de la cité, les Juifs offrent à l'historien une matière riche pour réfléchir au niveau d'ouverture et de tolérance à la diversité manifesté par différents pays européen. En comparant le sort réservé à cette minorité au sein de différents régimes politiques, l'auteur en arrive à des conclusions fort intéressantes sur le degré d'évolution des mentalités dans de vastes ensembles sociaux qui font pour la première fois l'expérience de la démocratie parlementaire et de ses mécanismes institutionnels. La Grande-Bretagne, l'Allemagne impériale, la France républicaine et les Pays-Bas forment en effet des régimes politiques suffisamment variés pour donner prise à des écarts assez importants dans le traitement des minorités juives. À travers ces variations il est possible de percevoir en quoi ces quatre pays se distinguent les uns des autres sur le plan des droits fondamentaux, et comment ils divergent quand vient le temps de poser des gestes concrets d'accueil ou de rejet des minorités religieuses.

L'ouvrage de Saskia Coenen Snyder est d'autant plus intéressant qu'il aborde un enjeu décisif pour la perpétuation des différentes communautés juives européennes qui cherchaient à s'insérer de manière harmonieuse dans le tissu social environnant, soit la construction de lieux de culte judaïques d'envergure dans les grands boulevards de Londres, Berlin, Paris et Amsterdam. L'ère des

petites synagogues cachées honteusement au fond d'allées sombres est en effet révolue à la fin du XIX^e siècle, et des congrégations juives composées de personnes aisées tentent désormais d'obtenir des autorités civiles la permission d'ériger des temples monumentaux qui reflèteraient l'état d'embourgeoisement croissant des Juifs dans les grandes villes. Bâtir un lieu de culte imposant devient ainsi une illustration éloquente de la réussite économique et du degré d'acceptabilité des nouvelles populations juives, désormais bien assimilées à la culture nationale de leur pays et désireuse de reconnaissance. Or, c'est un processus qui ne se produit pas uniformément dans différentes sociétés européennes, révélant pas là des réticences et des obstacles qui sont fondamentalement le reflet de perceptions différentes de la part des classes dominantes. En dernière analyse, ces tensions rendent bien compte de l'état d'inachèvement et du caractère parfois superficiel de l'émancipation juive en Europe au tournant du siècle, soit autant d'éléments qui préfigurent en filigrane la vulnérabilité des Juifs face à la montée, quelques décennies plus tard, de régimes politiques nettement plus droitistes et intolérants.

C'est ainsi que nous apprenons que les Juifs berlinois avaient cherché, en entreprenant vers 1850 la construction de la synagogue de la rue Oranienburger, à promouvoir et à accélérer l'émancipation de leur communauté, et à obtenir enfin l'égalité politique qui leur avait été promise sous le régime du kaiser. En érigeant un édifice de très grande ampleur, et doté de caractéristiques architecturales exceptionnelles, les Juifs pouvaient enfin proclamer aux yeux de toute la société allemande la valeur de leur héritage spirituel et prendre place parmi les autres confessions reconnues dans la cité. C'était régulariser ouvertement le statut du judaïsme à un moment où les autorités – et les membres respectables de la société allemande – hésitaient toujours à considérer les Juifs comme des égaux. En somme, le lieu de prière cessait de représenter, comme autrefois, l'espace privé des adeptes de la judéité, mais se mutait en une illustration éclatante de leur promotion sociale et politique. Les Juifs britanniques, qui n'étaient pas hantés au même niveau par le spectre du rejet, virent les choses tout autrement. À Londres, il convenait au contraire de bâtir des synagogues de taille modeste qui seraient le reflet des valeurs de retenue et de simplicité de la société victorienne. Être juif dans ce contexte c'était fuir les formes architecturales d'inspiration étrangère et les volumes de taille monumentale. Tandis que les adeptes du judaïsme allemand choisissaient le style mauresque pour la grande synagogue de la rue Oranienburger – un rappel des origines orientales lointaines de leurs ancêtres et un type de langage architectural rarement utilisé à Berlin – leurs vis-à-vis britanniques optaient pour une acculturation en douceur basée sur des édifices d'inspirés de la Renaissance italienne ou de la période byzantine, deux traditions fortement valorisées par les constructeurs chrétiens. C'est que, contrairement à celle des Juifs allemands, l'intégration politique des Juifs britanniques s'effectuait sans heurts apparents et semblait produire des résultats concrets.

Le pragmatisme favorisé par le judaïsme de langue anglaise et la stratégie des petits pas privilégié par son élite ne pouvait toutefois s'appliquer dans une autre des grandes métropoles d'Europe, dans le Paris du Second Empire. Dans la capitale française et au milieu de la société la plus libérale du continent, la construction

de grands ensembles institutionnels se heurtait inévitablement au centralisme et à l'interventionnisme de l'État. En France, la population juive – en forte croissance à la fin du XIX^e siècle – jouissait de droits et de garanties exceptionnelles. Sous la Troisième république, certains citoyens français d'origine juive atteindraient à de nouveaux sommets en tant que fonctionnaires de haut niveau et en tant que savants reconnus, même à l'époque de l'affaire Dreyfus. Dans ce pays, l'État reconnaissait officiellement le judaïsme, payait les émoluments des ministres du culte et protégeait la liberté de conscience. Cette ascension irrésistible se butait toutefois à l'impossibilité quasi-totale pour les Juifs – comme pour les fidèles de toutes les autres traditions religieuses – d'agir en tant que communauté religieuse autonome. En dernière analyse, il revenait à chaque fois au gouvernement de déterminer la taille, la localisation et l'allure extérieure des lieux de culte, peu importe la religion pratiquée. C'est ainsi que Haussmann, qui était d'origine protestante, devint le principal artisan de l'architecture religieuse juive à Paris et imposa aux Juifs de construire leurs synagogues dans le style classique français – un choix qui ne correspondait pas nécessairement aux sensibilités culturelles des principaux intéressés ou à leur penchants esthétiques. Ironiquement, la population juive la plus émancipée d'Europe dut se soumettre à un État omniprésent dans le Paris de la fin du XIX^e siècle, et vit ses principaux projets de construction longtemps retardés – sinon profondément modifiés – par le zèle des hauts fonctionnaires de Napoléon III.

Je recommande fortement la lecture du livre de Coenen Snyder, ne serait-ce parce qu'il s'agit d'une étude sérieuse et très bien menée portant sur un enjeu rarement abordé avec autant de détail dans l'historiographie du judaïsme européen. Les persécutions violentes dont ont été victimes les Juifs ont – à juste titre – beaucoup attiré l'attention des chercheurs au cours des dernières années, particulièrement en ce qui concerne le génocide conduit par le régime hitlérien. Ces événements ont toutefois eu tendance à reléguer à l'arrière-plan certaines périodes antérieures, alors que diverses communautés juives européennes cherchaient – parfois avec un certain succès – à négocier leur entrée dans la modernité et à se tailler une place dans l'espace national commun. Ériger une synagogue, ou tout autre lieu de culte non chrétien, ne peut jamais être considéré comme un projet anodin, même au sein de sociétés possédant de solides balises sur le plan des droits fondamentaux et du respect de la diversité religieuse. L'étude de Coenen Snyder nous rappelle avec éloquence que les projets de construction juifs ont parfois attiré une attention malsaine de la part des autorités civiles et suscité une opposition soutenue. À travers ces réticences s'exprimait parfois sourdement, au-delà des résistances plus techniques ou formelles, une incapacité à tolérer une présence juive affirmée au sein de la société occidentale. Il faut comprendre que la magnifique étude de Coenen Snyder se clos sur une interrogation fondamentale, à savoir que les progrès tangibles réalisés par les populations juives de Berlin, Londres, Amsterdam et Paris à la fin du XIX^e siècle – dans le contexte strictement architectural – n'auraient peut-être été qu'un accident de parcours dans une longue spirale descendante. Le siècle suivant était à peine entamé que déjà des menaces très graves planaient au-dessus de ces réussites somme toute limitées, et sur les

populations qui en avaient bénéficié. Dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, Hitler mettait à sac près de 200 synagogues allemandes monumentales du type de celles érigées dans le contexte décrit par Coenen Snyder. Même la synagogue de la rue Oranienburger, véritable gloire du judaïsme berlinois, n'échappa à ce sort. L'édifice a été restauré après la guerre, mais les nombreux fidèles qui s'y pressaient pour prier ont pour la plupart péri dans les flammes de la Shoah et le lieu de culte se dresse dorénavant seul dans une Allemagne privée de son importante présence juive d'avant-guerre.

Pierre Anctil
Université d'Ottawa

CONFINO, Alon – *A World without Jews: The Nazi Imagination from Persecution to Genocide*. New Haven: Yale University Press, 2014. Pp. 296.

As in his earlier work, Alon Confino challenges us to think anew a topic with which we think we are familiar. In *A World without Jews: The Nazi Imagination from Persecution to Genocide*, he has written a novel study of the advancing mental landscape that allowed Jews to “disappear” or cease to exist in Germany and across Europe, from 1930s legislation to 1940s killing. Taking as its centrepiece the symbolic and actual destruction of the Torah (the Old Testament) that accompanied Kristallnacht in November 1938, *A World without Jews* begins by posing the question of why this artefact was targeted for destruction and what this singular act meant. As the argument unfolds to trace the anti-Semitic persecution from the beginning of the regime in 1933 through to its end in 1945, the significance of this act is made clear: the destruction of the Torah was not a random act of vandalism but instead was key to the intellectual destruction of the Jews and their religion as the forebears of European culture.

The extension of this idea provides a fascinating argument; namely, that Nazi anti-Semitism was part of a national revolution that meant to eradicate historical roots and create a new civilization in its place. In essence, Confino argues that the Nazi persecution of Jews was a by-product of the Nazi desire to achieve a cultural genesis rather than the simple result of a racial ideology put into practice. As Confino himself puts it, “The Nazis persecuted the Jews because they were a key element that came from within their own German and European-Christian civilization; to rebuild this civilization anew, they had to destroy a central part of their own culture” (p. 131). This is not to say, however, that “modern race theories” did not play a part; rather, they were an element—alongside “moral religious sentiments associated with a tradition of Christianity, and key elements of Heimat and German national identity”—that together formed what Confino calls “a modern salvation worldview” that became the main aim of Nazi policy, the elimination of “evil” Jewry serving as the central feature of the application of